

EMANCIPATION ET ALIÉNATION FÉMININE De l'univers de la fiction

MADELEINE FRÉDÉRIC*

A LA QUESTION DE SAVOIR SI LA GUERRE 14-18 A ÉTÉ OU NON UN FACTEUR D'ÉMANCIPATION POUR LES FEMMES, IL EST INTÉRESSANT DE VOIR QUELLE RÉPONSE FOURNISSENT LES ROMANCIERS BELGES DE L'ENTRE-DEUX-GUERRES. QUELS ÉCHOS RÉSERVENT-ILS AUX GRANDS DÉBATS DU MOMENT : LE RÔLE DES FEMMES PENDANT LE CONFLIT - SA NATURE, MAIS AUSSI SON INCIDENCE ÉVENTUELLE SUR UNE MODIFICATION DES RAPPORTS HOMME-FEMME APRÈS LA GUERRE; LA PRISE D'AUTONOMIE DES FEMMES DE COMBATTANTS ET, LE CAS ÉCHÉANT, LE DUR RETOUR À LA RÉALITÉ UNE FOIS LA PAIX ET LE CONJOINT REVENUS; L'INSTRUCTION DES FEMMES COMME FACTEUR D'ÉMANCIPATION; L'OPPORTUNITÉ OU NON DE CONFIER SON ENFANT À UNE CRÈCHE; L'IMPACT DES IDÉES FÉMINISTES; ETC. AUTANT D'INTERROGATIONS AUXQUELLES LES ROMANCIERS DE L'ENTRE-DEUX-GUERRES APPORTENT DES RÉPONSES POUR LE MOINS DÉCONCERTANTES.

Dans les pages qui suivent, nous tenterons d'apporter une première ébauche de réponse à une question, posée pour l'ensemble des années d'entre-deux-guerres : la guerre est-elle ou non un facteur d'émancipation pour les femmes ? Ebauche de réponse, dans la mesure où il serait illusoire de prétendre embrasser en quelques pages l'ensemble de la production littéraire belge de cette période. Des restrictions de champ successives ont dès lors été opérées; ainsi ont délibérément été écartés de notre corpus les écrits en prose ne relevant pas de la fiction : on songe en particulier à *La retraite d'Anvers* ou *La bataille de l'Yser* de Marguerite Baulu; mais aussi à la veine des récits édifiants, tel l'ouvrage de M. Delcourt, *Nos grands cœurs. Récits du temps de l'occupation*, qui prend sa source dans les Archives de la Commission des Annales patriotiques - on ne trouvera donc ici ni œuvres d'historiens, ni littérature personnelle (mémoires, journaux, souvenirs ...), ni essais. La spécialisation s'est ensuite opérée sur la production romanesque exclusivement : Jean Norton Cru déplorant la maigre moisson romanesque en France (p. 553)¹, il nous a paru intéressant de voir ce qu'il en était dans le champ littéraire belge; seront donc absents le théâtre et la poésie (notamment les témoignages de Maeterlinck ou de Verhaeren). Dans cette production enfin ont été sélectionnés une dizaine de romans, dans lesquels la guerre 14-18 occupe - quantitativement du moins - la plus grande place, très souvent la totalité, mais pas exclusivement. Ils l'ont été pour autant que les chapitres/parties antérieurs ou postérieurs à la guerre aient un lien direct avec elle, soit qu'ils favorisent la préparation d'un contraste (*Lise et Dominique, Les Civils*), soit qu'ils en illustrent les conséquences (*VDG, Le cœur vendange, Chère espionne !*). Sont par contre restés en dehors de notre corpus des romans où la guerre n'est qu'un aspect, un développement dans une intrigue amoureuse par exemple, telle *La flamme du cyprès* d'Edmond Glesener. Toutefois, l'importance quantitative ne va pas nécessairement de pair avec l'importance qualitative : on verra que dans l'un des

1 Pour une description complète des ouvrages évoqués, cfr l'orientation bibliographique à la fin de l'article.

romans retenus ici, *La sanglante parenthèse*, si la guerre occupe quantitativement toute la place (le héros est suivi de son engagement volontaire à son retrait du front), il n'en va pas de même qualitativement : elle passe en réalité au second plan par rapport à l'intrigue amoureuse.

En ce qui concerne la chronologie de leur publication, les 13 romans retenus finalement se répartissent de manière équilibrée en deux groupes : sept romans publiés à chaud, dans les années suivant immédiatement la guerre (1919 à 1922 plus un roman sans date mais rédigé en 1917); six romans publiés dans les années trente, dont un à la veille de la Seconde Guerre mondiale (1938). La chronologie paraît, en effet, avoir toute son importance, comme le montrera notamment le cas de *La rafale* de Jean Tousseul.

L'éventail des auteurs est large. On y trouve une femme, Julienne-Marie Moulinasse (encore qu'elle rédige son roman en collaboration avec un homme); des hommes engagés dans le conflit, comme Constant Burniaux, qui a fait toute la guerre comme brancardier ², ou Maurice Gauchez, "ce volontaire aux autocanons de Belgique [qui] avait couru nos routes, tour à tour éclaireur, prisonnier, condamné à mort, évadé, de la chute de Liège à celle d'Anvers, puis à l'Yser" ³; d'autres encore, tel Henri Davignon, qui passera plusieurs mois en Angleterre, où il se consacrera à la propagande et à l'aide aux réfugiés belges ⁴; enfin, Jean Tousseul, auteur d'articles pacifistes qui, à l'armistice, le mèneront tout droit en prison ⁵.

L'échantillonnage nous semble représentatif au plan thématique également. Les romans choisis mettent en scène aussi bien les belligérants - combattants, médecins, infirmières - que la population civile (c'est précisément ce critère qui préside à notre classement). L'intrigue se déroule en Belgique occupée (*Lise et Dominique*, *Dans les ténèbres*, *La rafale*), sur le front (*La grande bourrasque*, *Les désarmés*) ou en un lieu qui y est étroitement associé (une ambulance à Sainte-Adresse dans *Amour et patrie*), en Angleterre (*L'exil*), en France (*Le cœur vendange*), ou en plusieurs de ces lieux successivement (de la Belgique occupée à l'Angleterre dans *L'exode*, de l'Angleterre à la Belgique libérée dans *Aimée Collinet*, en Belgique occupée et sur le front de l'Yser dans *Chère espionne !*). Enfin, l'échantillonnage s'avère tout aussi significatif par rapport à l'évolution du conflit : *Lise et Dominique* cerne les premiers mois de 1914; *Amour et patrie*, *L'exode* et *L'exil*, *Dans les ténèbres* couvrent une partie de la guerre; quant à *Aimée Collinet*, *La grande bourrasque* et *Chère espionne !*, ils nous mènent à la libération de la Belgique. Ainsi,

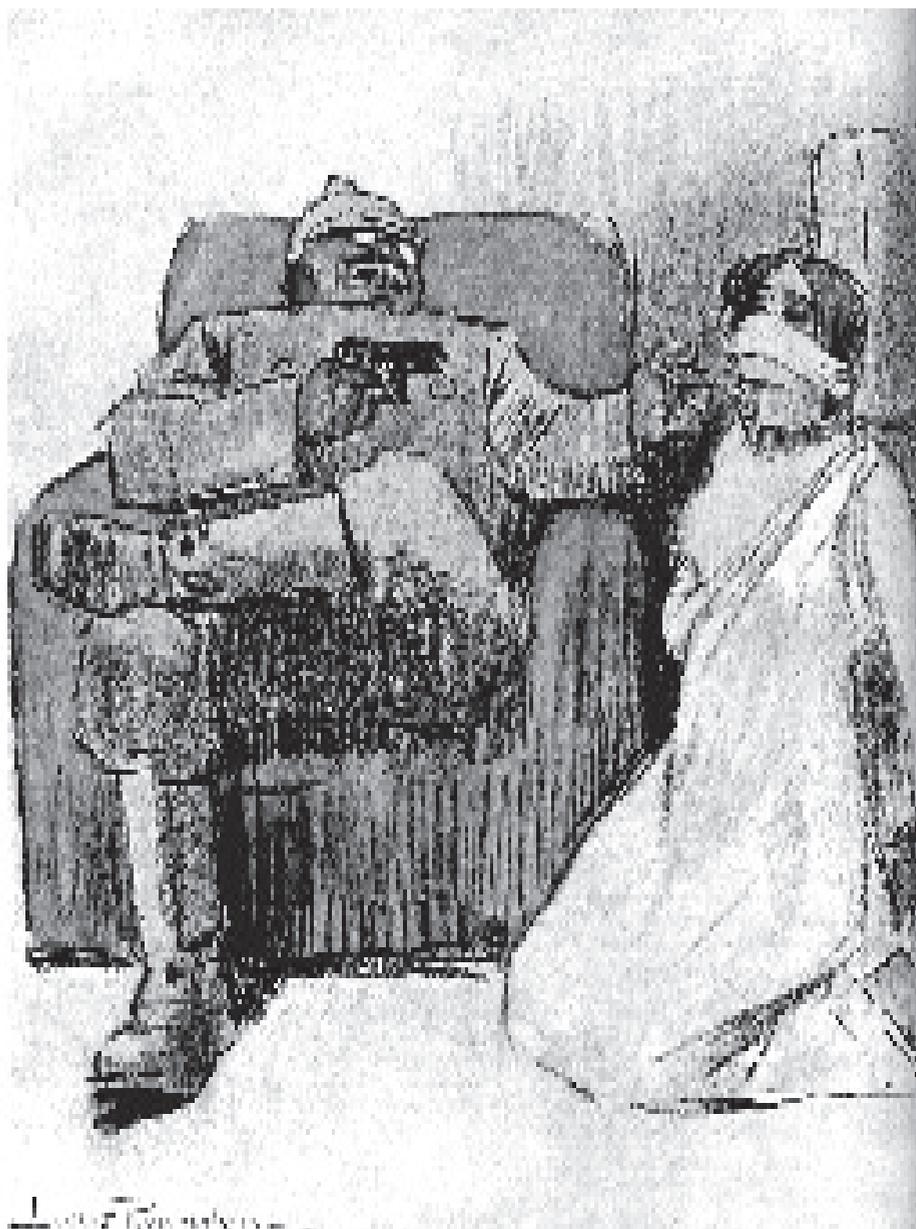
2 CAMILLE HANLET, *Les écrivains belges contemporains de langue française. 1800-1946*, 2 vol., Liège, H. Dessain, 1946, p. 554 et 1161.

3 GUSTAVE CHARLIER & JOSEPH HANSE (dir.), *Histoire illustrée des Lettres françaises de Belgique*, Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1958, p. 518.

4 CAMILLE HANLET, *op.cit.*, p. 371.

5 *Idem*, p. 517.

Emancipation et aliénation féminine



- Les actes de violence perpétrés par les soldats allemands sur des femmes (et des enfants) belges en 1914 deviendront rapidement le symbole de la 'barbarie' allemande. Cette estampe de Louis Raemaekers est intitulée *Reconnais que je sais me faire aimer.* (Archives générales du Royaume, Bruxelles, Iconographie)

sans prétendre être exhaustif, ce corpus nous semble pouvoir néanmoins être considéré comme suffisamment représentatif.

La question qui se pose spontanément, au seuil de l'analyse, est de savoir si le thème de la femme reçoit un traitement équivalent suivant que les romans envisagés s'attachent à l'évocation des combattants ou à celle des civils. C'est donc ce critère que nous avons retenu pour baliser notre parcours.

I. Le front

Les combattants

La grande bourrasque

Dans la littérature du front, on retiendra tout d'abord l'ouvrage de Carl Suzanne (pseudonyme de Carl Peters), *La grande bourrasque. Recueil de contes et récits de guerre*, publié en 1920. Ouvrage d'un combattant, consacré aux soldats belges, depuis la retraite d'Anvers jusqu'à la victoire et l'arrivée sur le Rhin, il ne réserve au thème de la femme qu'une place minimale⁶ : le plus souvent, une ligne ici et là nous laissent entrevoir les hôtesse distribuant des provisions aux soldats lors de la retraite d'Anvers (p. 19), la sœur d'un curé croisant sans le savoir le cadavre de son frère (p. 24), le cadavre d'une femme assise entr'aperçu dans une maison béante (p. 28), une jolie fille de ferme se laissant conter fleurette par un soldat (p. 35), les avions allemands qui partent bombarder les femmes et les enfants dans les villes ouvertes (p. 156), une vieille qui berce sa petite-fille, orpheline de guerre (p. 166), la lettre d'une "ardente patriote" exhortant son mari : "Fais ton Devoir, la Patrie sera contente, et tes enfants et moi, nous serons fiers de toi !..." (p. 214).

Reléguée généralement au second plan, la femme passe cependant parfois à l'avant-scène le temps d'un bref chapitre; dans ces figures féminines consacrées, on ne s'étonnera guère de trouver des infirmières : elles font l'objet de trois chapitres, "L'ange des derniers moments" (p. 31 et sv.), "Silhouette d'hôpital" (p. 52) et "L'infirmière" (p. 56 et sv.). Elles apparaissent très nettement comme des substituts de la figure maternelle; l'une d'elles abandonnera d'ailleurs provisoirement ce premier rôle pour celui de mère véritable ("Silhouette d'hôpital"). A ces variations sur un même thème, il convient d'ajouter la célébration de la reine Elisabeth, "Sublime et Auguste infirmière" (p. 166), qui ponctue régulièrement le recueil.

⁶ Du moins si l'on excepte les dédicaces qui ornent chaque chapitre et sont consacrées majoritairement à des femmes, donnant quelque peu à l'ensemble l'allure d'un tableau de chasse.

L'évocation des marraines de guerre en revanche donne lieu à un chapitre nettement plus critique : sans doute pour ne pas faire mentir le titre du chapitre, "Déception" (p. 101 et sv.), une marraine parisienne BCBG s'avère, lors de l'entrevue avec son poilu, aussi déçue que décevante...

L'auteur retrouve tout son enthousiasme pour célébrer Suzanne de Cléry (p. 167 et sv.), artiste aux armées, en même temps qu'infirmière; ou encore Mrs Winterbottom ("Une Héroïne !", p. 222 et sv.), qui veille aux soins mais aussi, grâce à ses '*Recreation Tents*', au délassement des troupes. Il donne libre cours à sa tendresse, lorsqu'il évoque les personnes âgées prises dans la tourmente, en différents tableaux qui s'appellent mutuellement : ainsi tel "tableau de paisible bonheur" ("Sous le chaume", p. 61 et sv.), qui réunit au coin du feu un grand-père somnolent, une bonne vieille qui fait de la dentelle, une jeune femme chantonnant une ancienne berceuse flamande, son mari et un "gros bébé joufflu", s'achève sur cette note pessimiste : "Et je pensai en frissonnant à la mort, qui d'un geste, pouvait briser comme verre ce doux bonheur tranquille, mais si fragile...".

Elle est comme l'annonce du chapitre "Lugubre veillée" (p. 96 et sv.) où, dans sa mesure battue par la pluie et le vent, une vieille femme meurt en priant pour son fils combattant sur l'Yser. Un ultime chapitre, "Intérieur" (p. 212), viendra parachever le triptyque : réunissant dans une ferme de Flandre libérée des paysans qui savourent leur liberté retrouvée, des soldats courtisant "de jolies filles de Flandre", une vieille fermière qui sommeille et l'aïeule qui se régale de pain blanc, il corrige la vision sinistre qui précédait et apporte cette fois à la paix fragile du premier panneau une touche définitive.

Les désarmés

Publié dix ans après celui de Carl Suzanne, l'ouvrage de Constant Burniaux, *Les désarmés*, est lui aussi le fait d'un combattant. Il diffère cependant radicalement du premier, tant par le ton que par l'objectif de départ. Sous-titré *Roman*, il relate quelques épisodes de la guerre menée par le narrateur et son frère, mort à ses côtés sur le front de l'Yser. Pourtant il ne s'agit plus, cette fois, de célébrer, comme le fait Carl Suzanne, l'héroïsme des soldats; mais bien au contraire, ainsi que l'auteur l'écrit lui-même dans son "Avertissement", de "ruiner la réputation de la guerre dans l'esprit des enfants".

Ce plaidoyer contre la guerre, émouvant et plein de retenue, s'amorce d'emblée comme un dialogue avec le fils de son frère et se singularise par sa configuration, unique dans notre corpus : dans ce qui devrait se présenter comme les souvenirs d'un combattant, l'ombre portée par la famille est considérable; toute la relation de la campagne de l'Yser est en fait 'médiée' (délibérément, comme en atteste l'avertissement) par la cellule familiale. C'est elle qui régit la structure d'ensemble de l'ouvrage : le récit s'ouvre sur les larmes des femmes - mère, sœur, épouse - accompagnant le départ de Jean et s'achève sur une scène analogue, lorsque le narrateur revient seul dans ses foyers. Qui plus est, la mention du noyau familial resurgit à intervalles réguliers dans la narration, que ce soit

dans les rêves et les conversations des deux frères, ou dans l'attente du courrier. Enfin, c'est la cellule familiale encore qui semble tisser ses liens dans les rapports qu'établissent Louis et Jean avec tels civils croisant leur route de soldats : une marchande à Furnes, mère d'un combattant, leur offre un crayon, alors qu'ils l'avaient volée, échaudés par leur expérience des commerçants profiteurs de guerre (p. 28-30); ailleurs encore, Moeder, l'une de leurs logeuses, est évoquée en ces termes : "La bonne Moeder se prête à toutes nos fantaisies. C'est parfois une mère dont nous sommes autant de fils ennuyés et exigeants" (p. 68).

Les notes discordantes sont extrêmement rares : "un couple de commerçants cupides" (p. 39), deux paysannes farouches, plus ignorantes que méchantes (chapitre XXXI), sont de faibles ombres au tableau.

VDG

L'ouvrage de Maurice Gauchez (pseudonyme de Maurice Gilles), *VDG*, publié en 1936, tranche par rapport aux deux précédents, à la fois par sa thématique et sa tonalité. Il dénonce la difficile réinsertion des 'gueules cassées' dans la société d'après-guerre. Le roman s'attache au sort d'un combattant, Jean Rustaud, engagé comme VDG (volontaire de guerre), alors qu'asthmatique, il avait été exempté du service militaire.

Dès les premières pages, Jean, grièvement blessé, est évacué de la zone des combats. Il se réveille des semaines plus tard, manchot, boiteux, borgne et défiguré. Bientôt sonne l'heure du retour au pays - trois jours de route durant lesquels sa gueule cassée lui attire les remarques les plus désobligeantes, dont cette prophétie particulièrement cruelle : "Te presse pas, vieux frère, quand elle verra ta bobine et ta touche, t'en fais pas, ta moukère regrettera son ou ses boches" (p. 32). Le retour au foyer ne s'amorce pourtant pas si mal pour ce héros de guerre qui inspire respect et reconnaissance; et ses premières sorties, au bras de son épouse, leur valent à tous deux les félicitations des passants. Toutefois, la situation ne tardera pas à se modifier : "Elise se lassa vite de 'sortir son mari'. Les gens s'étaient accoutumés à la vue des mutilés. L'égoïsme individuel étouffait la générosité et la pitié : un besoin de s'amuser, de jouir des plaisirs, de toutes les voluptés jetait les êtres au seuil de la Bourse et chez les agents de change. Il y avait eu trop de soldats, il y avait trop de mutilés. L'âme humaine épuisait son altruisme" (p. 61). En outre, l'état physique de son mari est tel - avec son visage tout couturé et sa démarche de pantin désarticulé - qu'elle finit pas se sentir gênée de l'accompagner. Enfin, "pendant l'absence du volontaire de guerre, elle avait connu une telle liberté qu'elle se résignait mal à la restreindre" (*Ibidem*).

Elle reprend donc ses habitudes du temps de guerre : elle sort en visites et rentre à toutes les heures; elle ne tarde pas non plus à faire chambre à part. Le ménage connaît dès lors une lente mais sûre désagrégation et Lise, malgré l'un ou l'autre moment de

tendresse, s'éloigne insensiblement de son mari. Jean, qui soupçonne qu'on lui cache quelque chose, ne découvre la vérité que fort tard : Lise, avant même leur mariage, avait une liaison avec un jeune Allemand, qu'elle a retrouvé au début de la guerre et qu'elle revoit régulièrement, alors même que Jean est revenu du front.

Le roman s'achève sur une note particulièrement cruelle : Jean apprend par une lettre qu'il a obtenu la médaille du volontaire combattant de 1914-1918, au moment précis où il mesure toute l'ampleur de son échec personnel : Lise souhaite divorcer, auparavant déjà le père de Jean avait quitté le toit familial. Le constat final est sans pitié : "Un papier de plus en rançon de son bonheur, de sa santé, de sa chair, de son visage ! Il s'était battu ... Les mauvais citoyens avaient rempli leurs poches. Des traîtres avaient fait de la prison, puis, libérés, vénérés comme des martyrs, menaient la lutte contre l'intégrité du sol patrial. Des soldats de la dernière minute n'ayant connu que le service en Rhénanie, portaient la Croix de Guerre et la Médaille du Volontaire, eux aussi ! Des divisions linguistiques ou politiques dressaient l'une contre l'autre les provinces du pays et des politiciens, ayant empoisonné les intelligences, profitaient de leur surexcitation factice. Les arrivistes, ceux que leur manque de scrupule met à la tête du monde, ceux qui vendent amis, femme, honneur, ceux qui marchent sur autrui et piétinent les sentiments, ceux qui évitèrent le risque des tranchées pour mieux réussir, tous les parvenus et les profiteurs insultaient à la dérision pitoyable des fourbus et des détériorés de la tourmente" (p. 176-177).

On le voit, l'ouvrage de Maurice Gauchez est celui qui va le plus loin dans la critique. Si *Les désarmés* se voulait un plaidoyer contre la guerre - prenant ainsi le contre-pied de *La grande bourrasque* - il restait cependant empreint d'une constante retenue. Dans *VDG*, par contre, le ton se fait résolument polémique, voire grinçant. Sans doute le contexte de sa publication explique-t-il en partie cette différence : l'éloignement temporel du conflit évoqué autorise une plus grande liberté de ton ; mais, dans le même temps, la montée des périls pourrait justifier la virulence du propos : l'achevé d'imprimé est daté du 12 décembre 1936, soit quelques mois à peine après le début de la guerre civile espagnole.

Pour ce qui touche à notre thème, on ne sera guère surpris de voir que la critique n'épargne pas davantage les femmes : ni Eulalie Van Damme, la vieille fille, folle et méchante, qui révélera à Jean l'existence d'Ulrich, l'amant allemand de Lise ; ni surtout cette dernière, l'épouse jeune, jolie et coquette, dont la présentation est constamment 'médiée' par le regard de Jean, à tel point qu'elle ne parvient jamais à paraître positive, même en ses élans de pitié ou de tendresse. Pourtant, plutôt que de voir en elle une femme frivole, voire légère, ne pourrait-on la percevoir tout simplement comme une jeune femme émancipée ? Allant jusqu'au bout de sa passion pour Ulrich, elle ne craint pas de braver les convenances pour le rejoindre dans sa chambre, ce qui lui vaudra d'être renvoyée de l'Ecole professionnelle. Le départ de son mari au front lui confère soudain une indépendance inespérée, qu'elle reprendra d'ailleurs même après le retour de Jean. Elle n'hésitera pas à poursuivre sa liaison avec Ulrich, malgré l'opposition de son beau-

Emancipation et aliénation féminine

- *Femme en pleurs*, une eau-forte de l'expressionniste allemand Max Beckmann, 1914.

père, qu'elle finira d'ailleurs par réduire en le contraignant à quitter le domicile conjugal. Enfin, une fois qu'elle a décidé de divorcer, elle rend possible la rencontre entre Eulalie et Jean, qu'elle n'avait cessé de contrecarrer jusqu'alors. Difficile de trancher car, si rien n'empêche cette lecture - et certes pas l'annonce de la volonté de Lise de divorcer - rien non plus ne l'autorise, en raison précisément de l'omniprésence du filtre que représente le personnage de Jean.

Les seules figures féminines qui trouvent grâce aux yeux de ce dernier sont les infirmières du front et la femme de ménage, qui se révélera une garde-malade douce et dévouée. Mais il faut bien reconnaître qu'il s'agit là de personnages tout à fait périphériques, du moins au regard de l'intrigue. On peut toutefois se demander si leur fonction n'est pas précisément de servir de repoussoir à Lise : face à l'émancipation désastreuse de l'épouse - et encadrant d'ailleurs significativement le roman - se dresseraient les figures emblématiques de l'infirmière et de la garde-malade, particulièrement révélatrices des résistances de l'époque aux aspirations féministes montantes.

Les non-combattants : médecins, infirmières...

Proches de la catégorie précédente, dans la mesure où ils ont eux aussi pour toile de fond la zone des combats (ou une zone proche), les romans suivants mettent cette fois à l'avant-plan des médecins, des infirmières ou autres bénévoles, confinés jusque-là dans des rôles secondaires.

Amour et patrie

Le titre donne le ton de cet ouvrage (nos recherches ne nous ont pas permis d'identifier qui se cachait derrière le pseudonyme - pour le moins ostentatoire, mais au diapason de l'œuvre - Ariane de l'Yser), décoction insipide de mièvreries rhétoriques et de logorrhée patriotarde. S'il annonce d'emblée la couleur, il cerne aussi très précisément le contenu du roman. La guerre n'y est en fait qu'un décor; elle constitue la toile de fond sur laquelle se détachent les amours tourmentées et contrastées de Lysiane avec Fritz tout d'abord, son amour allemand, auquel elle se fiance à la veille de la guerre; avec le docteur Stéphane, mi-français, mi-belge, ensuite qui, d'ami et de confident d'exil, supplantera progressivement le premier dans le cœur de la jeune fille. Elle sert aussi de prétexte à discussions entre pacifistes et bellicistes, humanistes et patriotes - patriotisme confinant quelquefois au chauvinisme.

En définitive, cette guerre singulièrement 'désincarnée' donne à lire ce "roman contemporain vécu" - comme l'indique son sous-titre - pour ce qu'il est, un ersatz de roman-photo, n'hésitant pas à faire fi de toute vraisemblance pour alimenter la thèse principale : le conflit entre l'amour et le devoir patriotique. Ainsi le fiancé, devenu l'ennemi, sera immanquablement amené à se dresser contre le frère, qui n'a pas hésité à s'engager comme volontaire dans l'armée belge. Néanmoins ces héros décidément positifs parviendront toujours à éviter le pire, fût-ce au prix de ce qui ressemble pourtant parfois étrangement à un acte de haute trahison : Lysiane favorise l'évasion de son ex-fiancé, n'hésitant pas à détourner l'attention de son jeune frère qui est de garde (à l'époque pourtant on fusillait pour beaucoup moins); à son tour, Fritz épargnera le frère et l'enverra dans un camp de prisonniers, lui sauvagardant ainsi doublement la vie dès lors qu'il l'éloigne du champ de bataille.

On l'aura compris, ce n'est certes pas pour ses qualités littéraires que ce roman a été retenu ici. En revanche, pour la thématique qui nous occupe, il s'avère nettement plus intéressant; il est en effet le premier à mettre à l'avant-plan un personnage féminin, Lysiane de Kastéric, figure éminemment rayonnante - physiquement, intellectuellement et moralement - autour de laquelle gravitent tous les autres personnages du récit. Cette madone des tranchées a commencé très tôt à se dévouer pour son entourage : pour son père et son frère cadet à la mort de sa mère tout d'abord, pour la patrie et les blessés du front ensuite, pour ses compagnons d'exil et son nouvel amour enfin. Par la solution raisonnable qu'elle apporte à son dilemme amoureux - l'ami français plutôt

que le premier amour allemand - elle donne du même coup au docteur Stéphane - bâtard et orphelin de mère - la tendresse, mais surtout la reconnaissance sociale qui lui manquaient.

Toutefois, pour le lecteur, la dernière illusion s'évanouit : cette jeune femme dont tout le monde s'accorde à reconnaître la force est bel et bien confinée dans un rôle on ne peut plus traditionnel. Si elle a réussi à quitter le nid familial, c'est pour devenir infirmière, variation bien connue sur le thème de la mère-madone; on tiendrait là, en quelque sorte, la limite tolérable de la promotion sociale de la femme à l'époque. Cette émancipation toute relative est elle-même appelée à prendre fin : son amour raisonné et longtemps mûri pour le docteur Stéphane apparaît comme une manière de la faire rentrer dans le rang. Après s'être fourvoyée dans un amour rendu impossible par l'Histoire, après avoir déserté par patriotisme le foyer paternel, elle réintègre doublement la norme : sa liaison et son mariage prochain avec un médecin belgo-français et patriote de surcroît (re)feront d'elle une femme au foyer - un foyer désormais acceptable patriotiquement (le roman ne pêchant pas, on l'a vu, par souci du vraisemblable, son mariage avec Fritz finit par lui sembler contre nature : la norme est à ce point intégrée qu'elle paraît résulter de son libre arbitre). En définitive donc, pour Lysiane, le mariage mettra fin à quatre années d'indépendance et l'amènera au foyer conjugal, pendant du foyer paternel du début (réintégration du rang social et national); pour Stéphane le bâtard, ce mariage lui donnera famille, stabilité et reconnaissance sociale (intégration du rang social).

La sanglante parenthèse

Le roman de Guy d'Albigny, *La sanglante parenthèse*, publié en 1930, est à mettre dans le même panier. Le recours au terme 'parenthèse' dans le titre pourrait bien s'expliquer, voire se confirmer en ce qu'il a de choquant, par la désinvolture avec laquelle y est traitée la guerre - la retraite, le bombardement d'Anvers, les blessures infligées aux soldats : "Les blessures à la tête, tuent ou guérissent très vite. Tel qui paraissait moribond, est sur pied et tout ragaillard, à peine trois ou quatre semaines plus tard" (p. 149) - on croirait lire des pages de *Gaspard* de René Benjamin ... Les échos réservés à ce thème dans *La grande bourrasque* ou, plus encore, dans *VDG* sont pourtant sensiblement différents.

La guerre ne sert en définitive que de toile de fond à un dilemme amoureux, pas même patriotique cette fois : Irène ou Jeanine. La tourmente de 14-18 n'est ici qu'un simple prétexte pour tenter de donner à une banale intrigue amoureuse une dimension tragique, universelle. Tentative ratée, assurément : l'apprentie tragédie grecque ne parvient guère à s'élever, ici encore, au-dessus d'un mauvais roman-photo.

Relativement à notre thème, on ne sera guère surpris de ne pas rencontrer de bouleversantes révélations. L'auteur dresse d'Irène et de Jeanine - l'une blonde, l'autre brune (ou est-ce l'inverse ?) - un portrait contrasté jusqu'à la caricature : "Jeanine, dont les études de droit avaient été interrompues par la mort de ses parents, avait révélé une

nature tout opposée à celle d'Irène. Autant Irène était réfléchie, rangée, adroite de ses mains, économe, autant Jeanine s'était montrée d'humeur vagabonde, négligente, inhabile, dépensière. La maladresse avec laquelle elle se livrait aux travaux que toute femme doit être à même d'exécuter, l'avait, lui, Paul, parfois fait rire aux larmes. Son dégoût des choses du ménage, son refus obstiné de revêtir le traditionnel tablier bleu, avaient fait naître entre Irène et elle un état permanent de guerre sourde. Elles concevaient la vie tout différemment : Jeanine, à cause de sa formation intellectuelle, rêvait la vie bien plus qu'elle la vivait; Irène, au contraire, voyait en chaque chose le côté matériel dont elle tirait des considérations d'ordre pratique" (p. 87-88). Il s'agit là de propos pour le moins surprenants, si l'on se souvient de la date de publication du roman, 1930, soit une époque où les filles commencent à faire des carrières universitaires... ce qui les rend apparemment ridicules et inaptes aux devoirs féminins !

L'issue de ce débat cornélien se laisse deviner par le caractère indéniablement orienté de l'évocation qui précède. De fait, le choix initial de Paul, qui avait opté pour "le stable", "l'éternel" (p. 39) - soit pour Irène - se trouvera conforté, après bien des tergiversations, voire cautionné, par la lettre-témoignage de son ami Albin, mort au combat : "Mon histoire est lamentablement simple. Lorsque je succédai à mon père, j'épousai une ancienne condisciple d'Université. Te décrire ce que fut mon existence, demanderait des heures. Je m'étais uni à un collègue, non à une compagne. Jamais je n'entendis un mot de tendresse. Bien vite, mon ménage alla au diable vauvert, ma femme considérant la simple surveillance de la maison comme une besogne indigne d'elle. Quand elle m'eut ruiné, elle me quitta, prétextant que je jalousais sa réputation naissante. C'est alors que je partis pour l'Afrique. De ces déboires sentimentaux est née la rancune contre les intellectuelles que tu as si souvent moquée. Lorsque je t'ai vu orienter tes espoirs vers Jeanine, j'ai juré de m'interposer, quoi qu'il dût en advenir" (p. 230-231).

La conclusion s'impose : la leçon de cette histoire effectivement "lamentablement simple" est tout sauf progressiste : les intellectuelles, les femmes émancipées, ne sont que source de malheur, pour les autres (Albin), mais aussi pour elles-mêmes (dans la compétition des deux cousines pour le cœur de Jean, c'est Jeanine qui restera finalement sur le carreau).

Deux points encore méritent d'être signalés. Jeanine et Irène ne failliront pas à leur devoir : elles s'engageront tour à tour comme (le croirait-on ?)...infirmières, ce qui donne lieu à une nouvelle variation sur un thème connu : "Après eux, une blanche apparition sortit de l'ombre et, courbée vers le sol, s'avança d'un pas qu'on eût dit immatériel. C'était comme l'incarnation de toutes les âmes de maman, accourues cette nuit pour se pencher sur les petits, essayer leur front moite de sueur, les bercer tendrement afin que les dernières affres leur fussent moins pénibles, recueillir leur souffle à la suprême et atroce seconde. Une plainte s'épandit dans la nuit. L'apparition s'arrêta, reparti, se courba davantage, se confondit avec la nuit. Une infirmière parcourait le charnier, apportant aux mourants une dernière et consolante vision de tendresse et d'amour" (p. 78-79).

Enfin, un bref débat opposera les deux femmes sur l'opportunité de confier son enfant à une crèche. Contre toute attente, Irène est favorable à cette idée pour des raisons d'hygiène : selon un médecin, les crèches auraient diminué de moitié la mortalité des enfants en bas âge; Jeanine y est opposée car cette solution paraît incompatible avec le sentiment maternel (p. 89-91).

Catégorie intermédiaire

Pour être tout à fait rigoureux, il convient de préciser que *La sanglante parenthèse* inaugure en réalité une série d'ouvrages que l'on pourrait qualifier de mixtes : il mêle en effet combattants (Paul, entre autres) et non-combattants : le docteur Albin Hérar, Jeanine qui s'engage très tôt comme infirmière, Irène qui sera tour à tour simple civile, marraine de guerre, puis infirmière.

Dans les deux ouvrages suivants, *Jan Swalue* et *Aimée Collinet*, des civils vont être amenés à rejoindre tantôt la zone des combats (Jan s'engagera comme combattant sur l'Yser, Aimée Collinet comme infirmière aux armées), tantôt la Belgique occupée (Madge Nidington regagne Bruges).

Jan Swalue et Aimée Collinet

Ces deux romans de Henri Davignon, publiés l'un en 1919, l'autre en 1922, nous semblent pouvoir être traités simultanément, tant ils nous paraissent symétriques et complémentaires.

Jan Swalue met en scène un jeune homme d'origine flamande. Le roman s'ouvre sur l'annonce de son mariage avec une Anglaise, Madge Nidington, événement qui va provoquer un quasi scandale à Bruges, sa ville natale, où cette préférence accordée à une étrangère est ressentie comme une injure. Le couple connaîtra des débuts difficiles, chacun sera tiraillé par sa terre et sa culture d'origine. Après deux mois passés à Bruges, Madge décide de rentrer en Angleterre, où Jan l'accompagne, contraint et forcé. Lors de l'invasion de la Belgique, et malgré une assimilation aisée, il décide de rejoindre Bruges pour défendre sa terre natale. Chargé d'accompagner cinq cents réfugiés, il retournera cependant en Angleterre, mais pour repartir bientôt; ayant revêtu l'uniforme d'un de ses concitoyens mort dans ses bras, il périra comme simple soldat dans les plaines des Flandres. Désormais, le choix de Madge est fait : enceinte de Jan, elle quittera la terre paternelle pour revenir à Bruges.

En dépit de certaines tirades mystico-cocardières et de l'un ou l'autre parallélisme quelque peu appuyé dans l'exploration des mérites comparés de Bruges et de l'indépendante Albion, l'ouvrage ne manque pas d'intérêt dans la perspective qui nous occupe.

En effet, si le titre semble privilégier la figure de Jan, une figure féminine va très rapidement se tailler une part égale à la sienne : Madge Nidington. Jeune fille libre et moderne, elle n'hésite pas à bousculer les castes flamandes, en faisant inviter Jan Swalue au château de Maerescamp, donnant ainsi l'impulsion nécessaire à une carrière mondaine que lui interdisait jusqu'alors son statut de bourgeois. C'est elle encore qui prendra l'initiative de leur '*flirtation*'. Enfin, émancipée, elle l'est au point d'obliger son mari à la suivre en Angleterre. Pourtant, le départ de Jan pour le front puis sa mort vont opérer en elle un retournement radical (à défaut d'être tout à fait vraisemblable) : "la femme active et décidée, qui avait pris sur son mari un ascendant indéniable" (p.121), qui avait "cru le conquérir et l'annexer" (p.197) se voit soudain "humble et petite" (p.197), puis "pantelante et désolée, pauvre petite chose frêle, sans voix, sans force et si désespérée devant l'avenir d'une guerre qui lui paraît tout à coup monstrueuse et inutile" (p. 238-239).

Peu à peu, pourtant, avec la certitude de sa maternité prochaine va s'insuffler en elle "une force ancienne, venue des siècles écoulés, identifiée à la race libre et à l'âme du peuple intangible (...) dont l'étrangère subit sans y penser l'action généreuse et conquérante" (p. 240). Le choix final de Madge est dès lors prévisible : elle décide de rentrer en Belgique occupée; déguisée en paysanne, elle emprunte à rebours la filière Hollande-Belgique. Du même coup, cette résolution cesse de faire d'elle une étrangère, comme en atteste notamment la réaction de la '*baesine*', la paysanne flamande (authentique, celle-là) qui l'a aidée à franchir la frontière : une fois que Madge s'est nommée, elle troque le *madameke* contre le *Mevrouw* et le ton familier pour la considération; elle prendra soin de déposer Mme Swalue à la porte même de "sa" maison (p. 274). La boucle est désormais bouclée et le scandale provoqué par son mariage, au début du roman, définitivement effacé par sa décision finale.

Pourtant, dans la perspective qui est la nôtre, il nous faut bien déchanter; alors que nous croyions tenir enfin un contre-exemple, c'est l'inverse qui se produit. Une jeune anglaise émancipée à l'origine va se trouver insensiblement mais sûrement ramenée par la guerre au modèle le plus traditionnel, voire le plus conservateur : mère au foyer, dans un foyer brugeois - catholique et hyperconservateur- qui représente en outre un retour en arrière par rapport au modèle originel anglais, c'est du moins ce que tout le début du roman tendait à démontrer. En définitive, le retour de Madge à Bruges correspond bel et bien à une rentrée dans le rang : elle vient combler le maillon qui manquait à la chaîne : servante (Mitje Sonnekin) - nonne (Mère Barbe Donse) - épouse (veuve de guerre et future mère de surcroît) - ville (Bruges, incarnation du patrimoine catholique et flamand) - patrie. Dans cette Belgique martyre, cela valait bien le sacrifice de son autonomie...

Aimée Collinet s'impose comme le contrepoint du roman précédent, mettant à l'avant-plan une jeune femme, wallonne, cette fois. Stavelotaine d'origine, Aimée Collinet a fui la Belgique au moment de l'invasion allemande. Elle vit dans les environs de Londres

avec ses grands-parents et une cousine à héritage. En août 1917, âgée de 19 ans, elle s'engage comme typiste à Londres. Elle s'éloignera définitivement de la cellule familiale en épousant Guy Stanhope, un jeune officier canadien (on se souviendra que *Jan Swalue* s'ouvrait lui aussi par la naissance d'une idylle, suivie d'un mariage, mixte également). Après trois semaines de mariage, son mari est tué lors d'une mission aérienne en Allemagne. Une amie, veuve de guerre comme elle, emmène Aimée au château de Kippington, où elle apporte aide et réconfort à des officiers souffrant de chocs nerveux. Un patient lui ayant permis de retrouver la trace de sa mère, infirmière en France d'abord, puis en Belgique, elle décide de rejoindre celle-ci dans la zone des armées. Elle bouclera définitivement le cercle en retournant à Stavelot et en y ramenant sa mère. Délaissant de plus beaux partis - un jeune officier de l'*Intelligence Service*, un Malmédien résistant de la première heure ou encore un fils de famille -, elle préfère se dévouer au foyer Misonne, dont la mère est morte d'épuisement, soit à Désiré - déporté deux ans en Allemagne pour avoir refusé de livrer sa marchandise à l'ennemi - et à ses sept enfants.

Ainsi, au fil de la lecture, l'impression d'avoir affaire à un véritable diptyque ne cesse de se confirmer. *Jan Swalue* en constitue le premier panneau, à la fois par la date de publication et par la chronologie des événements qu'il relate, dès lors qu'il a pour cadre la Belgique occupée et martyre. Le second est illustré par *Aimée Collinet* : publié trois ans plus tard, il nous mène jusqu'à la libération de la Belgique et l'annexion des cantons rédimés. Dans le premier, une jeune femme anglaise, veuve d'un soldat belge tué sur l'Yser, vient s'installer à Bruges, ville natale de son mari; dans le second, une jeune femme stavelotaine, veuve d'un soldat canadien revient dans sa ville d'origine avec les armées de libération et se consacre au soutien du veuf et de l'orphelin. L'un et l'autre s'achèvent d'ailleurs sur un semblable credo : "Il n'est plus question d'amour ni d'amitié, l'un et l'autre sont des maîtres égoïstes qui déchirent, exigent et ne savent pas créer. Que la vie s'émeuve et cède à leur délicieux tourment, c'est, hélas ! une loi commune. Quand il s'agit d'un devoir à remplir, d'un foyer à relever, d'un pays à agrandir, rien n'équivaut au don désintéressé et lumineux d'une âme" (*Aimée Collinet*, p. 317).

Devoir-famille-patrie, on n'est pas loin de la trinité ville-pays-race qui clôturait *Jan Swalue*. Pour Aimée, comme pour Madge, l'indépendance n'aura qu'un temps : celui de son célibat et de son engagement à Londres comme typiste, celui de son veuvage ensuite (de son bénévolat à Kippington, puis de son engagement comme infirmière aux armées). D'ailleurs indépendance ne veut nullement dire émancipation, dans le cas de cette jeune femme tour à tour typiste, garde-malades, infirmière, puis aide-familiale auprès de la famille Misonne; elle passe en quelque sorte de l'infirmière des corps à l'infirmière des âmes, comme semble le suggérer le credo final. En définitive donc, et malgré la force d'une personnalité que tous s'accordent à reconnaître, Aimée se voit confinée dans un rôle éminemment maternel : mère de substitution auprès des soldats - atteints nerveusement d'abord, physiquement ensuite -, mère de substitution encore auprès des enfants Misonne (voire de leur père...).

II. Les civils

A l'étranger

Les civils, t. 1 : *L'exode* (1919); t. 2 : *L'exil* (1920)

Comme le titre générique le souligne, la guerre reçoit, chez Abel Torcy (pseudonyme de Max Blicek), un éclairage tout à fait neuf par rapport aux ouvrages précédents : se détournant du sort des soldats pour s'attacher à celui des populations civiles, l'auteur suit les protagonistes (essentiellement la famille Héloir, à savoir Philippe, Marthe et leur fille Lysette) en Belgique puis en Angleterre. Malgré son titre prometteur, *Les civils* n'accorde à la femme qu'un rôle de second plan : l'ensemble est focalisé sur le personnage de Philippe et apparaît en réalité comme un roman de formation. Le regard rétrospectif jeté par le protagoniste sur son manuscrit, à la fin du dernier volume, est à cet égard tout à fait significatif : il y cerne avec lucidité son évolution au travers de la guerre et des "dures épreuves de l'exil" (II, p.196); elles l'auront fait sortir de son individualisme stérile pour l'ouvrir au sentiment national, à l'humanité et à "l'universelle morale de la solidarité" (II, p.198).

Rares sont les figures féminines qui se détachent du tableau. Marthe, qui traversera pourtant les mêmes épreuves, se voit confinée dans un rôle plus que modeste, veillant aux soins du ménage en toutes circonstances, fût-ce la guerre et l'exil : "La guerre ? ... C'était si loin, si vague ... Son imagination ne s'y retenait qu'avec peine. Depuis si longtemps, elle bornait sa vie aux murs intimes de sa maison ! ..." (I, p. 73). Son courage et son dévouement sont ses principales qualités et son effacement (dans tous les sens du terme) est tel que l'évocation de sa maladie (une tumeur qui nécessitera même son hospitalisation) est expédiée en moins de trois pages. Lysette, leur fille, n'a pas plus de relief et sa présentation ne varie guère du premier volume (I, p. 10) au second (II, p. 109). La seule manifestation d'indépendance et de révolte qu'elle s'autorisera sera une poussée d'urticaire, lors de l'hospitalisation de sa mère ...

Moins fades assurément, Mme Fontanet et sa fille Lucienne se dépenseront corps et âme au Refuge des Belges à Folkestone (I, p. 217 et sv.). C'est là que des bénévoles s'efforcent de répondre aux besoins des réfugiés de toute condition : distribution de bons de logements, de repas, de vieux habits, de tickets de chemin de fer, bureau de renseignements, ... Confrontée à la misère et à la détresse des fugitifs, Lucienne, qui auparavant "avait bâillé une existence convenable et inutile de 'jeune fille bien élevée', [qui] avait jusqu'alors vécu dans l'étouffement moral et la contrainte physique, à la manière d'un automate articulé par la convention, toutes fenêtres fermées sur la vraie vie" (I, p. 218-219) y gagnera son indépendance et le sentiment de son utilité. Malheureusement, cette autonomie ne sera que passagère et, obéissant une nouvelle fois aux désirs de sa mère, Lucienne regagnera la Belgique.

Personnalité forte incontestablement, mais cible privilégiée de la misogynie du narrateur, Miss Dorson, chargée d'accueillir les Héloïr à leur arrivée à Smokefield, fait l'objet d'un véritable portrait charge : "Miss Dorson était une vieille fille austère, qui se tenait raide même dans un fauteuil (...). La vertu pour elle était le pouvoir d'accomplir des choses désagréables à soi-même, utiles à autrui, mais qui s'éloignaient autant que possible du bonheur et du plaisir. (...) Elle ne se plaignait que d'être femme - bien qu'elle le fût si peu" (II, p. 25-26).

Au devoir de charité de Miss Dorson succédera la générosité spontanée de Madame Brand-Lewis, une Américaine qui vient bousculer les idées reçues de Marthe : "Elle est d'ailleurs exquise, madame Brand-Lewis ... Et un tact ! Moi qui croyais que les Américaines fumaient des cigarettes en croisant les genoux ! ..." (II, p. 115). L'existence des Héloïr s'en trouvera considérablement améliorée : "Ce que les comités charitables, les discours patriotiques, toute la pitié officielle et inutile n'avaient pu accomplir, madame Brand-Lewis le réalisait avec simplicité : elle offrait une aide efficace, du travail, une sympathie qui vous relevait en dignité" (II, p. 116). D'autres Miss anglaises que Miss Dorson trouvent néanmoins grâce aux yeux de Philippe : les Miss West . Leur salon est le seul endroit à Smokefield où se respire "une atmosphère démocratique" (II, p. 163), où l'on puisse discuter en toute franchise des questions sociales et politiques. Miss Adela, "socialiste et suffragette, [prêche] dans les meetings la subversion des capitalistes, la paix par négociation et la fraternité des peuples" (II, p. 163). Miss Elen est loin de partager la conception favorable que sa sœur se fait du prolétariat : assistant à un meeting des repasseuses, elle n'hésite pas à déclarer à "ces stupides bonnes femmes qui ne veulent pas entendre raison" et qui veulent "une révolution où [elles] prendront la place des millionnaires : 'Instruisez-vous, d'abord, vous prétendrez ensuite à nous gouverner. En attendant, vous n'avez pas la moindre idée de quoi que ce soit et votre prétention n'a d'égal que votre ignorance' ..." (II, p. 165). Miss Bridget, enfin, s'est spécialisée en politique étrangère. Pour elle, "la politique nationaliste entraînera à terme la faillite des valeurs sociales établies jusqu'alors" (II, p. 165). Philippe retrouvera Miss Adela distribuant des brochures à un meeting organisé par les pacifistes. Dans la foule de petits bourgeois et d'ouvriers qui se pressent à la réunion, on ne résiste pas à l'envie de relever : "Parmi les femmes, beaucoup de bourgeoises au visage ascétique : filles laides, féministes vêtues en porte-manteau, vieilles à lunettes avec des yeux ardents de révoltées" (II, p. 174).

Pour clôturer ce tour d'horizon, on signalera encore que, M. Brand-Lewis ayant encouragé tous les jeunes hommes de son usine à s'engager comme volontaires de guerre, des vieux, des femmes et des enfants sont amenés à prendre leur place (II, p. 133). Auparavant déjà, "à l'époque où l'on demandait à grande réclame des volontaires pour les fabriques de munitions, (...) on enrôlait des femmes, des nègres, des Chinois" (II, p. 111).

Au terme de ce parcours, force est donc de conclure que l'aspect novateur de l'ensemble réside uniquement dans la focalisation qu'il opère sur la population civile. Pour ce

Emancipation et aliénation féminine



- Comment pouvait-il en être autrement ? Dans ce roman d'Ariane de l'Yser (un pseudonyme qui ne laisse subsister aucune équivoque), le combat entre l'Amour et la Patrie est remporté par la Patrie.

qui touche à notre thème, en revanche, l'émancipation féminine n'y a qu'un temps (Lucienne) ou, si elle se veut durable, se réalise au détriment de la féminité : féministes, pacifistes, vieilles filles ... même combat ?

Le cœur vendange

Ce roman de Raoul Bouillerot et Julienne M. Moulinasse, publié en 1932, met en scène une grande famille de viticulteurs bourguignons, les Chaudenet. Dans une galerie de figures féminines effacées et soumises, deux femmes tranchent cependant : Mme Lucile, "la Grande Dame de la Vigne", qui gère le domaine viticole avec ses deux frères en capitaliste humaniste et éclairée, et Nadine qui, à la mort de ses parents, sera élevée conjointement par son grand-père et Lucile, et dont on devine assez rapidement qu'elle sera la prochaine Grande Dame de la Vigne. Si le thème de la guerre ne trouve qu'un écho affaibli dans cette chronique bourguignonne (une cinquantaine de pages à peine soit un quart du roman), l'ouvrage tranche par contre nettement sur les précédents pour ce qui touche au thème de la femme.

Nadine, de mère gantoise (ascendance en quoi son grand-père voit la source de ses qualités, décision – volonté – énergie) et de père bourguignon, est présentée, dans les premières pages, comme la rivale de son cousin Bernard, qui affiche une misogynie précoce : "(...) devant les fanfaronnades de celui qui affectait de la dédaigner, elle s'était tracé une ligne de conduite. Partout, en tout, elle serait son égale. Elle eût voulu pouvoir combattre sur le même terrain, s'affirmer directement sa rivale, et le vaincre. Du moins ne voulait-elle lui céder en rien dans l'équivalence. (...) Féministe avant l'âge et sans le savoir, elle entreprenait, d'instinct, une lutte âpre et longue pour affirmer l'égalité des sexes, contre laquelle, également d'instinct, il s'insurgeait lui-même" (p. 47).

Tandis que son cousin opte pour le droit, elle entreprend des études d'histoire (l'inverse eût été encore plus intéressant...), puis une thèse de doctorat consacrée à "l'art des primitifs flamands" (sa double ascendance n'est évidemment pas étrangère à ce choix). La guerre venue, elle s'engage comme ...infirmière et demande à être envoyée en première ligne, vers la frontière belge, où elle sera blessée. Bernard, revenu de la guerre amputé du bras gauche, se lance dans une carrière politique et journalistique : devenu secrétaire d'un député communiste, il publie, dans *Le Révolté*, des articles virulents où il rejette les valeurs incarnées par la famille Chaudenet : patrie, famille, religion. Nadine, l'attaquant sur son propre terrain, fonde une revue féminine, *Demain, Revue de la Femme*, dont elle prend en charge la rubrique politique. La polémique qui oppose dé-sormais les deux cousins, par journaux interposés, va passionner le public; elle verra le triomphe de Nadine, dont la thèse sur Marguerite de Flandre deviendra en outre un succès de librairie. Ebranlé dans ses convictions, Bernard finira par rejoindre le giron familial; la réconciliation sera scellée, comme il se doit, lors des vendanges et amènera un dénouement pour le moins prévisible : le mariage de Bernard et Nadine, qui voit le triomphe de la tradition.

Le plaidoyer paternaliste de l'oncle Théo lors du grand repas familial (p. 213-221), la promotion de Trabuc l'anarchiste comme intendant de Bernard, l'entrée au noviciat des Dames hospitalières de Beaune de Christiane Durieu, l'amie incroyante de Nadine, tout est décidément pour le mieux dans le meilleur des mondes. Mais, pour ce qui touche à notre thème, le bilan est en définitive bien décevant. Ainsi donc, cette âme trempée et généreuse, cette brillante universitaire et polémiste de talent, qui a connu son heure de gloire dans les milieux intellectuels et artistiques parisiens, finit elle aussi - comme bon nombre de ses consoeurs romanesques (Lysiane de Kastéric, Madge Nidington, Aimée Collinet) - par réintégrer la norme sociale et conjugale. Il est vrai qu'elle respecte en cela scrupuleusement son credo 'féministe' (?) : "Ne vois-tu pas que, depuis un certain nombre d'années, et surtout depuis la guerre, la femme évolue ? Elle prend conscience de sa propre valeur et ose l'affirmer par des actes...Et qu'est-ce que la femme, sinon la base de la famille, la pierre angulaire du foyer, l'ordre et la sécurité de la maison ?" (p. 159- 160). Un si long parcours initiatique pour mériter la main de Bernard et le titre de Grande Dame de la Vigne : le lecteur reste quelque peu sur sa soif ...

En Belgique occupée

Plusieurs ouvrages se consacrent au sort des populations civiles restées en Belgique occupée. C'est le cas notamment du roman d'Alix (prénom alternant avec Alex) Pasquier, *Dans les ténèbres*.

Dans les ténèbres

Dans une note liminaire, datée du 11 novembre 1920, l'auteur pose clairement la légitimité de son choix : "Ceci n'est pas un livre de joie et de victoire. On se méprendrait sur le caractère des années que nous venons de vivre, si l'on ne songeait qu'aux gloires des dernières offensives, en oubliant tant de misères qui les ont précédées. Il y a autre chose que l'automne de 1918 dans la guerre. (...) il ne faut pas que, chez les populations de l'Entente, l'admiration bien légitime des auteurs de la victoire se mue en une approbation inconditionnée du militarisme comme tel. (...) si les Bernhardi, les de Molkte et les Maurras de l'avenir veulent nous lancer dans une nouvelle saoulerie de meurtres, il faut qu'on se souvienne de la guerre actuelle dans toute son horreur, et non seulement de l'apothéose qui l'a terminée.(...) La grande épreuve dont les humbles surtout ont souffert ne doit pas devenir un thème de développements faciles pour les chauvinismes de demain. Il la faut considérer dans sa monotone et affreuse réalité. D'autres ont évoqué avec exactitude les boues de la tranchée et la pourriture des charniers (...). Dans ce roman (...), j'ai dépeint la vie en Belgique occupée, avec un effort de simplicité et de vérité" (p. 9-11).

Par cette option de départ, Pasquier s'écarte radicalement de la démarche d'un Carl Suzanne pour se rapprocher de celle d'un Constant Burniaux ou, plus nettement encore, d'un Abel Torcy. Deux nuances méritent toutefois d'être apportées à cette dernière

affirmation : non seulement c'est l'ensemble du récit qui sera consacré à l'évocation du sort des civils restés au pays - pour deux parties sur quatre du seul pre-mier volume chez Torcy - mais en outre, dans l'optique qui nous retient, le regret émis à propos des *Civils* n'est plus de mise ici, dès lors que Pasquier se focalise délibérément sur une jeune femme. Le roman s'attache à suivre la trajectoire de Julienne Restier durant les premières années du conflit (d'août 1914 à février 1916), trajectoire qui correspond en fait à une chute progressive jusqu'à la compromission finale : cette veuve d'un officier de carrière, mort héroïquement sur le front de l'Yser, devient la maîtresse d'un officier allemand.

Le départ de son mari à la guerre, dans les toutes premières pages du roman, la livre à la solitude et à la mélancolie, à quoi viennent encore s'ajouter des ennuis d'argent. La suite de son parcours n'est pas moins chaotique : apprenant par la rumeur l'incendie et le pillage de Louvain, où son père tient un petit commerce, elle s'y rend à pied (trente kilomètres qui lui font découvrir les ravages de la guerre) et y retrouve son amie d'enfance, Louise Volders, vivant comme une bête traquée, aux côtés de sa mère devenue folle. Elle y apprend que son père a été fusillé par les Allemands. Pour sortir de sa mélancolie - et pour économiser le charbon et le gaz - elle prend l'habitude de se rendre au café. Au cours d'une de ses sorties, elle fait la connaissance de René Lesterny, qui lui apportera le soutien moral en même temps que les distractions qui lui manquaient et cela en tout bien tout honneur, puisque dès l'instant où il se rend compte que Julienne est mariée à un combattant, il tempère ses ardeurs pour lui offrir l'amitié et la fratrie ... Ce héros éminemment positif favorise en fait, sous le couvert d'un emploi à la *Commission for Relief of Belgium*, l'évasion des volontaires belges vers la Hollande. Dénoncé par le traître Farmel, il sera lui aussi fusillé par les Allemands. Enfin, le père Jaroux, un vieillard qui professe un optimisme inconditionnel, lui viendra également en aide, n'hésitant pas à tenter une démarche humiliante - et vaine - auprès des beaux-parents de Julienne. Victime d'une dénonciation anonyme, il sera arrêté et contraint de faire un an de prison pour détention de publications prohibées. Ainsi les seuls véritables soutiens de Julienne s'effondrent tour à tour. Seule lui reste son amie Sylvine, qui lui vante les charmes de l'état de femme entretenue et l'entraîne dans l'existence frivole et insouciant à laquelle elle tentait de résister jusqu'alors.

Au regard de notre thème, le bilan qui s'impose est, une fois encore, globalement négatif. L'avertissement de l'auteur pouvait d'ailleurs le laisser prévoir : "Certes, il est des êtres simples, comme Julienne Restier, qui sont totalement indifférents à ce qui les dépasse, pourvu que d'un effort égal ils tournent la roue de leur existence" (p. 12). Tout au long des pages, c'est le portrait d'une femme faible qui s'élabore sous nos yeux : jouet des circonstances, elle est incapable d'infléchir le cours d'une existence qui la laisse pourtant insatisfaite (pour sortir d'une oisiveté qui lui pèse, on pourrait imaginer que, à l'instar des personnages d'Abel Torcy, elle propose son aide à René, auprès de la *Commission for Relief of Belgium*). De la sorte, si la figure centrale du roman est une femme, celle-ci s'avère en fait passive et velléitaire. Mais il y a plus : les rares sursauts d'énergie qu'elle connaît lui viennent exclusivement de personnages masculins, René et, dans une moindre

mesure, le père Jaroux. En revanche, les personnages féminins qu'elle croise apparaissent comme autant de pôles négatifs, non désireux ou incapables de l'aider, voire opposants malgré eux : une belle-mère égoïste et impitoyable, image même des profiteurs de guerre, une amie ramenée par l'incendie et le pillage de Louvain à "une peur d'enfant" et, stade ultime, Sylvine, qui précipitera sa déchéance.

La guerre est ici incontestablement facteur d'aliénation de la femme, aliénation allant jusqu'à la compromission définitive avec l'ennemi. Dénouement d'autant plus frustrant que Julienne bénéficiait pourtant de trois mentors éminemment patriotiques : un mari combattant et un ami-frère résistant tombés héroïquement pour la Patrie, et un vieillard emprisonné "pour avoir répandu des écrits d'agitation anti-allemande" (p. 225) . Le titre se trouve dès lors également justifié au plan de notre thème.

Le village envahi. Lise et Dominique

Ce roman de Sander Pierron, publié en 1920, nous dépeint la vie quotidienne d'un petit village de la vallée de la Pède, de mai à octobre (novembre ?) 1914. A la différence des deux ouvrages précédents, qui se focalisaient essentiellement sur un personnage, le destin du village est appréhendé collectivement; même si Lise et Dominique apparaissent indéniablement comme des figures emblématiques, hypothèse que conforte le titre. La belle Lise, incarnation parfaite de la séduction, est en fait minée par la maladie; resplendissante et attirante dans la première partie, qui correspond pour la communauté villageoise à la sérénité d'avant-guerre, elle ne tarde pas à dépérir, victime d'une affection pulmonaire. Le roman s'achève sur son enterrement : en définitive, son épanouissement suivi de son lent étiolement serait à l'image du sort du village. Dominique, en revanche, représenterait le pôle stable de la communauté, sa faculté de s'adapter aux circonstances et de perdurer. Toutefois, malgré leur portée symbolique évidente, Lise et Dominique constituent, au même titre que les autres membres de la communauté, des figures récurrentes, mais nullement dominantes.

Ce mode de focalisation original n'est nullement gratuit, dès lors qu'il s'accompagne d'un message de solidarité, absent des deux romans précédents (tous deux modulaient d'ailleurs une même note de profonde solitude) : prise dans la tourmente de la guerre, la communauté villageoise, à de très rares exceptions près, va se resserrer et s'entraider. A cette différence de focalisation s'ajoute une autre, plus essentielle eu égard au thème qui nous occupe : de manière générale, la vision de la femme qui nous est livrée ici est celle d'une femme à la fois active et positive. Ainsi, la femme du narrateur est bien loin de la figure inconsistante, qui doublait sporadiquement le personnage de Philippe Héloir chez Torcy. Véritable compagne, elle traverse les épreuves avec une détermination et un courage que le narrateur souligne à plus d'une reprise. Elle n'épargne ni ses critiques - à l'égard de l'égoïsme de tels riches fermiers qui ne voient dans la guerre que leur profit immédiat (p. 301-302), ou encore de la lâcheté et de l'opportunisme de jeunes prêtres qui préfèrent fuir en France, ce pays de sans-Dieu que jusqu'alors ils

Emancipation et aliénation féminine



- *Réfugiées*, une aquarelle d'Alfred Ost : la misère de la femme qui souffre des séquelles de la guerre exprime en réalité le rôle de victime joué par la petite et innocente Belgique dont la neutralité a été violée.
(Archives générales du Royaume, Bruxelles, Iconographie)

vouaient aux gémonies (p. 417); ni davantage son dévouement : dès les premiers jours de l'invasion, elle se rend chaque nuit à Bruxelles pour y soigner les soldats blessés qui affluent (p. 212, 221-222, 240-242); à l'arrivée des Allemands à Bruxelles, ils seront tous faits prisonniers (p. 254-255). Au cours de la dramatique et vaine équipée du narrateur et de sa femme vers Ostende, elle donnera encore maintes preuves de son sang-froid (p. 429 et 434, notamment).

Cette vision positive, cette sympathie profonde s'étend d'ailleurs à l'ensemble des figures féminines du roman. La mobilisation des hommes valides de 23 à 35 ans, en pleine époque des moissons, suivie de la fuite des derniers hommes valides, désireux d'échapper aux réquisitions de terrassiers par les Allemands, modifient radicalement l'organisation du travail : vieillards, femmes et enfants sont appelés à rentrer le grain, comme ils seront plus tard requis pour la cueillette du houblon puis la récolte des pommes de terre. La jeune épouse d'un mobilisé, enceinte et mère d'une fillette, voit ses ressources fondre en quelques jours; elle sera contrainte de glaner quelques setiers de blé dans les champs (p. 203). Une autre encore, vieillie prématurément, sera jetée sur les routes avec ses cinq enfants, après avoir tout perdu. Trois vieilles femmes, dont l'une est presque centenaire, expulsées de l'hospice transformé en hôpital par les Allemands, ont dû faire à pied la route d'Alost à Gand; l'expérience s'étant répétée, elles font - à pied toujours - le chemin en sens inverse.

Ici encore, la solidarité joue. Fréquemment, des villageois complaisants font grimper les fuyards dans leur charrette; l'un d'eux, victime lui aussi de la barbarie allemande - il a servi de bouclier humain avec cinquante autres villageois et a vu tomber sous les balles belges et françaises une quinzaine de ses camarades - a même résolu de se consacrer désormais entièrement à cette tâche. Le narrateur et sa femme feront l'expérience de cette solidarité au cours de l'éprouvant aller-retour qu'ils effectuent à destination d'Ostende : tantôt c'est la patronne d'un petit estaminet qui les héberge, allant jusqu'à leur céder son lit, elle-même passant une nuit blanche assise sur une chaise (p. 462-467); tantôt c'est une meunière qui leur donne l'hospitalité - refusant toute rétribution - dans son moulin où les voisins défilent pour venir boire le café. L'évocation de cette maîtresse-femme est exempte de toute connotation péjorative : "Dans la cuisine, la bonne hôtesse vaque à ses affaires, elle dresse la table pour le déjeuner, fait des recommandations à son mari; celui-ci, assis derrière le poêle, les mains ouvertes près du pot tout rouge qu'il semble vouloir embrasser, répond par lentes monosyllabes. On voit bien que c'est la meunière qui porte le haut-de-chausse et que le meunier se contente de se laisser vivre. Il nous dit, avouant sa débonnaireté et confirmant notre propre sentiment : - Dans un ménage, la femme c'est tout ! ..." (p. 383-384).

On comparera utilement avec les portraits-charge de Torcy ... On sera également sensible au fait que les femmes sont ici adjutants, au même titre que les hommes, alors que chez les Pasquier, elles fonctionnaient exclusivement comme opposants (seuls les personnages masculins parvenaient à freiner - mais sans l'empêcher - la chute de Julienne Restier).

La rafale

Quelques années plus tard, Jean Tousseul (pseudonyme d'Olivier Degée) vient compléter, voire parachever le tableau esquissé par Sander Pierron. Dans *La rafale*, il évoque la vie quotidienne d'un petit village de la Meuse, des premiers aux derniers jours de la guerre, cette fois. Le style en est sobre et émouvant, allégé des fleurs de rhétorique dont le parfum, chez Sander Pierron, était - il faut bien l'avouer - trop souvent entêtant.

Publié en 1933, il a cependant été rédigé des années auparavant. Aussi l'auteur juge-t-il indispensable d'y adjoindre un "Avertissement", qui montre bien l'incidence directe de l'actualité sur son ouvrage : "Ce livre fut écrit il y a quelques années et si un éditeur étranger, à qui nous l'avions d'abord remis, eût respecté ses engagements, la publication de *La rafale* devançait le bouleversement récent de l'Allemagne. En présence de ce bouleversement sans réaction interne, l'attitude des personnages les plus sympathiques de notre ouvrage paraît bien naïve. Mais le livre appartient au passé : il nous était interdit de reviser certaines opinions exprimées ici, car nous aurions défiguré nos personnages et leur histoire eût manqué de sincérité. (...) On comprendra donc que la naïveté de certains acteurs de *La rafale* nous fait tristement sourire aujourd'hui, puisque nous avons entrevu l'éternelle sordidité morale de la société humaine et que nous avons fait retraite, définitivement".

Ainsi donc, ce nouvel éclairage, jeté par l'évolution de l'Allemagne à partir de 1933 surtout, s'il n'a pu se répercuter dans le contenu de l'œuvre, rend cependant nécessaire un second niveau de lecture qui ne pouvait échapper au lecteur contemporain et que, en tout cas, cet avertissement convoque explicitement.

Ici encore, comme chez Sander Pierron, le message est celui d'une solidarité étroite entre les villageois. Un exemple parmi de nombreux autres : dès le déferlement des armées allemandes sur la région, M. Nalonsart invite ses voisins à venir loger chez lui; ils trouveront là, à chaque moment de crise, sécurité et réconfort. On voit réapparaître, mais considérablement amplifié par rapport au témoignage précédent, le thème des atrocités commises par les Allemands à l'encontre de la population civile : massacres collectifs au fusil, à la baïonnette, et même à la hache ..., tortures, viols, femmes brûlées vives dans leur maison, incendie de villages entiers ... A l'évocation de l'incendie de Louvain par Alix Pasquier répond le récit du sac de Dinant (p. 99-100) ou de la tragédie de Tamines (p. 181).

Comme chez Sander Pierron, la guerre jette sur les routes ses cortèges de mendiants affamés, victimes des saccages d'août (p. 102), ou de réfugiés français chassés du département du Nord par les Allemands (p. 138 et sv.). Le village sera ainsi amené à héberger des familles de fugitifs, heureux d'échapper à l'enfer du champ de bataille. Parmi eux, Mme Belin et ses deux enfants qui retracera pour la communauté villageoise les épreuves passées : "Elle évoquait le désarroi affamé de l'invasion, les dures années

du Nord, les fuites en pleine nuit dans les grandes caves d'une fabrique : Claudine avait la coqueluche et râlait dans l'obscurité angoissée et silencieuse. Les jeunes femmes ne se lavaient plus, elles mettaient des vêtements sales et déchirés pour ne pas attirer le regard des Allemands. On avait été dévoré par la vermine, petits et grands. Puis on avait eu la gale (...). - Il y eut chez nous des filles à soldats, dit-elle toute songeuse. Nous les méprisions et les bénissions. Grâce à elles, on nous laissait tranquilles. Se pelotonnant tout contre le poêle amical, elle avouait avoir quitté sans regret sa demeure devenue inhospitalière. Elle vivait en compagnie de trois autres femmes : une jeune fille malade qui avait mal tourné peu avant l'évacuation du village et deux bonnes vieilles qui se disputaient toute la journée" (p. 162).

Cette allusion aux filles à soldats nous ramène au roman de Pasquier, *Dans les ténèbres* : on se rappellera qu'avant de se compromettre avec Ulrich, Julienne Restier, veuve de guerre, avait été attirée par René Lesterny. Chez Tousseul également, femmes de prisonniers ou veuves seront confrontées au même problème, sans y apporter nécessairement la même solution : "On savait déjà que le second fils de Bonneux le bûcheron ne quittait guère la maison de Cornélie Ronneset dont le mari se trouvait dans un camp allemand. Sébastien Bonneux, un géant taciturne, fort comme un bœuf, gêné par son corps qu'il ne savait où reposer, était devenu le gardien fidèle de la maison, de la femme et des cinq gosses et il nourrissait tout ce monde de sa rude tâche de colosse. On se douta bientôt que la femme - de race ardente comme toute sa famille - avait failli : elle recouvrait sa démarche souple et fière, bravant les gens du village, parlant de son époux à tout venant. Elle envoyait chaque mois un lourd paquet au prisonnier. Un soir qu'elle ramenait ses brebis dans la campagne - leur laine était réservée à son homme -, de ses poings vigoureux, elle fit rouler dans un fossé et bourra de coups un Allemand trop entreprenant que sa réputation de femme folle et sa beauté fraîche avaient conduit vers elle" (p. 104-105). Et : "On se laissait vivre. Vivrait-on encore dans six mois ? Dans deux mois ? C'est ce que pensait aussi la femme Bullot dont le mari avait été tué dans les Flandres au mois de septembre. Elle avait pris un amant, un tout jeune homme, que son père, sa mère, ses deux frères et ses trois sœurs venaient parfois arracher de la maison maudite. Tout le monde s'en retournait sur-le-champ : le gaillard allait devant, tête baissée, et la famille le suivait en l'injuriant. Le hameau entier vint le rechercher un jour. Un peloton de soldats gris regarda s'éloigner la procession sans comprendre, et la veuve colla à sa fenêtre son visage décomposé par la haine. Le gaillard ne revint plus : il était parti au pays de Liège, disait-on. La femme l'attendit deux semaines, puis un Allemand vint chez elle. Un autre lui succéda, deux autres ... Les gens se consolait en songeant qu'elle n'était pas de la région. Finalement, elle disparut à son tour : un gendarme prussien l'emmena à l'hôpital de Huy et le voisinage, la conscience allégée, disait : - Le sous-marin est parti" (p. 108-109).

La communauté villageoise s'accommode d'ailleurs plus ou moins bien de cet état de choses : "Le soir, des femmes du hameau des fabriques et des soldats allemands rôdaient, bras dessus, bras dessous, dans les campagnes. Au début, on ne saluait plus les

indignes (...). Mais (...) comme à l'occasion elles rendaient service à l'un et à l'autre qui sollicitaient un passeport - le dernier des laquais prussiens était ici tout-puissant -, on se résigna à leurs allées et venues comme à une incoercible poussée de prurit. Et l'on fermait les yeux sur deux ou trois idylles clandestines, parce que les femmes abandonnées étaient jeunes et pauvres et que tout se passait entre gens du village" (p. 109). La compromission avec l'ennemi n'est évidemment pas le seul fait des femmes, comme l'illustre notamment le cas du couple Bounet : le mari collabore pendant quatre ans avec les Allemands, alors que le frère de sa femme a été fusillé par eux en août 1914. La jeune femme quittera le domicile conjugal avec ses deux enfants, subvenant à leurs besoins en faisant la lessive pour les bourgeois du village. Elle chassera définitivement son mari, venu la relancer une fois encore, forçant l'admiration du maître d'école et de M. Nalonsart, qui sont en quelque sorte la conscience du village : "D'une voix discrète, il [M. Nalonsart] faisait l'éloge de Geneviève Frument qui ne songeait plus qu'à ses enfants, leur taillant des vêtements dans la mise-bas des maisons où elle travaillait. La sœur fidèle sacrifiait les plus ardentes années de sa vie à son deuil et à sa race. Rappellerait-on qu'elle s'était immolée et que la guerre avait consacré un ou deux millions de patientes vestales qui effaceraient le souvenir des prostituées affamées ? ..." (p. 219).

Ce thème de la compromission des femmes avec l'occupant est au centre du roman de Robert Goffin, *Chère Espionne !*

Chère espionne !

Pour ce qui touche au thème de la femme, cet ouvrage est de loin le plus original de notre corpus, dans la mesure où le personnage central en est incontestablement une femme extrêmement forte et courageuse. A cent lieues de la velléitaire Julienne Restier ou de l'épouse effacée de Philippe Héloir, Gine Aubigny nous est décrite comme une figure rayonnante, voire envoûtante, d'une ambiguïté profonde et qui perdurera jusque fort tard dans le roman, ce que favorise d'ailleurs la forme judicieuse de la narration, bâtie comme un long récit rétrospectif fait par l'un des protagonistes essentiels (Jean Bernesault), récit entrecoupé de retours à l'actualité opérés par le narrateur (Robert) et relayé par le troisième protagoniste d'un triangle amoureux (von Falkenstein). La personnalité quelque peu insaisissable de Gine Aubigny s'élabore ainsi par touches contradictoires.

Cette belle amazone, que Jean Bernesault a rencontrée un jour aux Enfants noyés (la carte de la Belgique occupée se complète : Bruxelles, un village flamand de la Pède, un village wallon de la Meuse, à présent un village du Brabant wallon et la Forêt de Soignes) va aussitôt le subjuguier. Il ne tarde pas cependant à découvrir d'étranges zones d'ombre dans la personnalité de cette femme, qui lui a pourtant rendu son amour : ainsi ses absences régulières du lundi, motivées par des obligations familiales, camouflent en fait des rendez-vous galants avec l'ennemi. La personnalité de Gine va dès lors devenir beaucoup plus trouble aux yeux de Jean, d'autant que les ragots vont bon train dans le

village : prostituée ou femme entretenue (p. 88-89, 101), maîtresse d'un vieux monsieur à monocle (p. 98-99), qu'elle dit être l'ambassadeur d'un pays étranger (p. 103), mais qui se révélera être le général allemand von Falkenstein, gouverneur général du Brabant (p. 120), elle deviendra rapidement l'objet de la vindicte populaire (p. 139-142, 174-175, 178-179).

Révolté par la duplicité de sa dulcinée, Jean partira pour le front, où il s'illustrera dans de brillantes missions aériennes. Très longtemps, rien ne viendra corriger cette impression négative, qu'accroissent encore l'aveu, toujours retenu (p. 104, 133), de sa maternité prochaine des œuvres de Jean - dont celui-ci ne prendra connaissance que fort tard (p. 194-200) -, tout comme le secret militaire qui semble entourer sa personne (p. 151-153, 157-163) et que le général Dumont emportera dans la tombe (p. 170). Incontestablement, cette rocambolesque histoire d'amour, d'espionnage et de mort a tous les ressorts d'un passionnant roman d'aventures.

La version contradictoire, disculpant définitivement Gine, n'interviendra qu'à la toute dernière extrémité, après la libération de Bruxelles et le retour de Jean au pays : une première ébauche est d'abord livrée par le fermier de Lévéraumont (p. 181-182), puis le récit complet sera fait à Jean par le professeur Grosclaude, organisateur d'une filière d'évasion de volontaires vers la Hollande, en même temps que d'un réseau d'espionnage particulièrement efficace. C'est lui qui révèle à Jean toute l'ampleur du sacrifice de Gine : agent de renseignements au service des Alliés, elle a épargné des milliers de vies humaines à la France et à la Belgique, acceptant de passer pour traître aux yeux des siens et même de Jean. Elle sera finalement emprisonnée et exécutée par les Allemands peu de temps avant la victoire.

Le fils de Gine Aubigny et de Jean Bernesault, né le 14 février 1916, sera reconnu, en octobre 1918, par le général von Falkenstein (p. 209), qui s'expatrie avec lui aux USA, où il vivra désormais sous le nom de Jerry Falk. Ainsi l'ambiguïté de Gine perdure au delà de sa disparition. Jean, qui connaît la vérité par une lettre de Gine, la révèle des années plus tard à Jerry, qui se suicide. Le général von Falkenstein, devenu Willy Falk, fait au narrateur Robert le récit de la fin de Gine : "Gine Aubigny n'était pas une espionne (p. 235). (...) aucune preuve de sa qualité d'espionne n'avait été apportée. (...) Ma patrie, que j'aime toujours, a eu tort. Et voilà (...) pourquoi Gine Aubigny, fusillée à cause de ses relations avec moi, fut considérée par les Belges comme une héroïne nationale !" (p. 239). Cette version des faits inspire au narrateur la réflexion suivante : "Je pensais à Gine Aubigny dont la mémoire était partagée entre deux hommes pour lesquels elle était restée la grande femme de leur vie. Je réfléchissais, en regardant au loin la forêt de Soignes, à cette sorte d'auréole romantique que l'ex-général allemand et Jean Bernesault gardaient à cette créature extraordinaire" (p. 240).

Ce tout dernier échantillon de notre corpus vient dès lors corriger sensiblement la vision pour le moins décevante qui nous est livrée de la femme dans la production romanesque

des années 20 et 30. On l'a vu, les personnages de femmes actives pendant la guerre sont quasi toujours cantonnées dans des fonctions on ne peut plus traditionnelles : épouses sortant plus ou moins de l'ombre, infirmières ou bénévoles dans des organisations d'aide aux victimes. Leur émancipation, si elle intervient, n'est jamais que passagère : Lysiane de Kastéric, Madge Nidington, Aimée Collinet, Lucienne Fontanet ... toutes opéreront un même retour au foyer (conjugal ou maternel). Les figures 'hors norme' restent l'exception : trois sœurs suffragettes chez A. Torcy, une universitaire brillante chez M. Moulinasse. Mais les premières sont restées vieilles filles, la seconde réintègre la norme, choisissant in fine de perpétuer les valeurs bourguignonnes et familiales; elle rejoint dès lors la lignée précédente et peut faire sien le constat d'Aimée Collinet : "Nous nous sommes réencadrées dans des habitudes et des traditions".

Gine Aubigny est bel et bien le seul personnage féminin de notre corpus à rester maître de son destin, d'un bout à l'autre de l'intrigue et ce, en dépit de son amour pour Jean et même de sa maternité : son devoir de patriote passe avant ses qualités de mère et d'amante. Sans doute la date de publication du roman, 1938, n'est-elle pas étrangère à ce message résolument patriotique; il n'en reste pas moins que, dans notre optique de départ, l'ouvrage de R. Goffin apporte un léger correctif à l'image de la femme que véhiculent ces romans de l'entre-deux-guerres.

III. Conclusions

De ce premier débroussaillage, il ressort que la littérature belge relative à 14-18 constitue un champ d'investigation très riche, mais injustement négligé par rapport à sa voisine française. Riche quantitativement - si J. Norton Cru déplorait la maigre moisson romanesque française, il semble que, toutes proportions gardées, on ne puisse en dire autant pour la littérature française de Belgique (pour rappel, les ouvrages retenus ici ne constituent qu'un modeste échantillon de cette production) - mais aussi qualitativement : par le contenu, la forme et la justesse de ton, les témoignages de C. Burniaux, A. Torcy, J. Tousseul et R. Goffin se détachent incontestablement.

Plus généralement, ce qui semble se dégager de l'analyse, c'est une différence sensible entre la production des années 20 et celle des années 30 : si la production romanesque des années 20 est encore fort traditionnelle, aussi bien sur le plan du ton que sur celui de la thématique, mal dégrossie de sa gangue patriotarde et rhétorique - à l'exception du témoignage tout à fait original d'A. Torcy -, en revanche, un certain nombre d'innovations semblent s'amorcer au cours de la décennie suivante. Au tournant même des années 30, C. Burniaux nous livre un émouvant plaidoyer contre la guerre. Avec la montée des périls, se fera de plus en plus perceptible l'impact des circonstances : le contenu de VDG s'en ressent, non seulement dans le thème - la célébration des héros a cédé le pas à l'évocation de la triste condition des gueules cassées -, mais surtout dans la virulence du ton. Leur incidence se fait sentir également dans *La rafale* - l'aver-



- L'image du comportement 'barbare' des 'Huns' en Belgique a traversé l'océan. L'Américain George Bellows a peint en 1918 (sur base d'extrêmement peu d'informations concrètes) une série de peintures à l'huile suggestives : ici *Le Massacre de Dinant*. (Greenville County Museum of Art, Caroline du Sud)

tissement est sans équivoque possible à ce sujet - non plus au plan du contenu - l'auteur s'en défend bien - mais sur celui de la réception : l'avertissement le stipule clairement, l'horizon d'attente du lecteur doit impérativement être élargi. Dans *Chère espionne !* enfin, la démarche résolument novatrice se traduit aussi bien sur le plan de notre thème, que dans le choix d'un mode de narration particulièrement adéquat pour rendre cette personnalité féminine éminemment mystérieuse. L'urgence pourrait bien expliquer ce cas unique dans notre corpus d'une émancipation totale de la femme. A la veille d'un nouveau conflit, toutes les énergies doivent être mobilisées; aussi la femme, jusqu'alors confinée - fût-ce tardivement - dans ses foyers, est-elle susceptible de devenir enfin un héros de roman à part entière.

Toutefois, si l'on confronte l'ensemble du corpus à ce thème de départ, force nous est d'admettre que l'ouvrage de R. Goffin fait quelque peu figure d'exception. En effet, si, d'une décennie à l'autre, une évolution est perceptible relativement à la guerre et au patriotisme, en revanche, nous sommes bel et bien confrontés à une stabilité désolante pour ce qui touche au traitement des personnages féminins. La femme émancipée - celle qui travaille, fait grève, participe désormais à la vie politique - ne pénètre pas, semble-t-il, une littérature où les rôles féminins de séduction (perversité / ingénuité), de dévouement (presque toutes, elles soignent) ne dérogent pas réellement à la trame 'classique' de l'avant-guerre (Marie ou Eve, ange ou démon, maman ou putain), quand ils n'épousent pas une vision familialiste.

On voit bien qu'à aucun moment, le rôle réel des femmes pendant la guerre (travail, alimentation, par exemple) ne donne lieu, dans cette veine romanesque, à une remise en cause des rapports entre homme et femme, à une époque où, dans la réalité quotidienne, celle-ci s'amorce cependant. Ainsi, l'accent mis sur les études - source pourtant d'émancipation - est-il résolument négatif, comme en attestent les réactions de Paul et d'Albin face aux aspirations intellectuelles de Jeanine, dans *La sanglante parenthèse*; lorsqu'il ne l'est pas, comme dans *Le cœur vendange*, il se ramène en définitive à une simple parenthèse, une étape presque obligée dans un long processus de maturation suivi d'une inévitable rentrée dans le rang. Il serait d'ailleurs intéressant de faire la part autobiographique des choses : dans quelle mesure, effectivement, Nadine n'incarne-t-elle pas tout ou partie des ambitions (déçues ?, rencontrées ?) de J.-M. Moulinasse, une femme raisonnablement émancipée pour son époque (régente, directrice d'école, essayiste, romancière, archéologue diplômée, fondatrice et directrice d'une revue) ⁷ ?

De même, les échos réservés au féminisme sont pour le moins dissonants : l'une ou l'autre suffragette exaltée fait bien une - toujours courte - apparition (par chance, un bout d'océan nous préserve de la contagion), tout comme le cortège habituel de vieilles filles - moches et méchantes, voire folles - et donc implicitement féministes parce que laissées pour compte.

Au delà des personnages féminins, le regard porté sur les personnages masculins - et le type de relations qu'ils entretiennent avec les femmes - est révélateur d'un espoir de statu quo, de retour à une distribution logique : mariage, norme, rentrée dans le rang, présentée comme une issue heureuse et souhaitable de ce qui ne serait (fort heureusement) qu'une parenthèse romanesque.

En définitive, ne pourrait-on pas risquer l'hypothèse que ces romans tentent de 'prémunir' contre une évolution que les auteurs perçoivent et qui les effraie, entérinant de la sorte un décalage entre le roman et la réalité ?

Dans ce portrait contrasté de l'homme et de la femme, on relèvera encore la dichotomie persistante : courage viril / faiblesse féminine. Même quand la femme est forte, c'est en raison de circonstances exceptionnelles et le retour à la normale entraîne une rentrée dans le rang (Madge Nidington, Aimée Collinet, Nadine Chaudenet...), une entrée dans les ordres (Christiane Durieu), voire plus radicalement encore la mort (Gine Aubigny).

Ainsi s'achève ce premier tour d'horizon, rapide et centré de surcroît sur un thème bien particulier, celui de l'émancipation-aliénation de la femme. Il conviendrait sans nul doute

⁷ CAMILLE HANLET, *op. cit.*, p. 462-465.

d'explorer encore bien d'autres pistes, en élargissant le corpus tout d'abord aux ouvrages de l'entre-deux-guerres laissés de côté dans cette analyse, mais aussi à des publications ultérieures. Le correctif apporté par R. Goffin trouve-t-il des prolongements dans la production romanesque contemporaine; des romans français tels *Les champs d'honneur* de Jean Rouaud (1990), mais surtout *Un long dimanche de fiançailles* de Sébastien Japrisot (1991) pourraient bien le laisser croire. Sans même sortir de notre corpus, un grand nombre d'interrogations persistent, qui dépassent cette fois notre thème initial. Ainsi en est-il de l'incidence, sur le traitement des personnages par exemple, des positions nationalistes/pacifistes/bellicistes, voire revanchardes sous-jacentes à certains ouvrages; ou de la question du paratexte : au regard de l'étiquette 'roman', *Les désarmés* ou *Les civils*, par exemple, semblent poser problème, rejoignant par là le débat plus vaste sur fiction et diction; ou encore de l'examen du péri-texte : quelle a été la réception critique réservée à ces différentes œuvres, en particulier à VDG, véritable pavé dans la mare... Ainsi, au regard de notre thème, la réaction d'un Camille Hanlet au traitement dispensé par A. Pasquier au personnage de Julienne Restier est hautement révélatrice : "Victime innocente de la guerre, dit le romancier débonnaire; non, déchéance voulue et abjection exceptionnelle. Ce roman, qui veut montrer l'aviissement des caractères sous le joug ennemi, ne peut certes passer pour un raccourci fidèle de la résistance des Belges à l'opresseur"⁸. Le dessein patriotique va jusqu'à lui faire gauchir délibérément le propos même de l'auteur; il est vrai qu'entre-temps, une Seconde Guerre mondiale vient de passer par là... On le voit, il y a matière encore à de fructueuses collaborations entre historiens et littéraires⁹.

* MADELEINE FRÉDÉRIC est docteur en Philosophie et Lettres et agrégée de Faculté. Elle enseigne la littérature française et la stylistique à l'Université libre de Bruxelles et est l'auteur de trois ouvrages : *La répétition et ses structures chez Saint-John Perse* (Gallimard, 1984), *La répétition. Etude linguistique et rhétorique* (Niemeyer, 1985) et *La stylistique française en mutation ?* (Académie royale de Belgique, 1997) dont le dernier chapitre est consacré au récit de guerre.

Orientation bibliographique :

ARIANE DE L'YSER, *Amour et patrie. Roman contemporain vécu*, Bruxelles, Ed. E. Sambrée, s.d. • RAOUL BOUILLEROT & JULIENNE-MARIE MOULINASSE, *Le cœur vendange*, Bruxelles, Les éditions de Belgique, 1932. • CONSTANT BURNIAUX, *Les désarmés*, Paris-Bruxelles, Editions de La Gaule, 1930. • GUSTAVE CHARLIER & JOSEPH HANSE (dir.), *Histoire illustrée des Lettres françaises de Belgique*, Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1958. • GUY D'ALBIGNY, *La sanglante parenthèse*, Gand, Imprimerie Les Invalides réunis, 1930. • HENRI DAVIGNON, *Jan Swalve*, Paris,

8 *Idem*, p. 581.

9 Je tiens à remercier tout particulièrement Eliane Gubin pour ses précieuses suggestions, conseils d'amie incontestablement.

Emancipation et aliénation féminine

Plon, 1919. •— ID., *Aimée Collinet*, Paris, Plon, 1922. •— ROBERT FRICKX & RAYMOND TROUSSON, *Lettres françaises de Belgique. Dictionnaire des œuvres*, t. 1 : VIC NACHTERGAELE & RAYMOND TROUSSON (dir.), *Le roman*, Paris/Gembloux, Duculot, 1988. •— MAURICE GAUCHEZ, *V DG*, Bruxelles, Editions de l'UFAC, 1936. •— ROBERT GOFFIN, *Chère espionne ! Roman de l'amitié franco-belge*, Paris, Les éditions de France, 1938. •— CAMILLE HANLET, *Les écrivains belges contemporains de langue française. 1800-1946*, 2 vol., Liège, H. Dessain, 1946. •— PATRICK LEFÈVRE & JEAN LORETTE (dir.), *La Belgique et la Première Guerre mondiale. Bibliographie*, Bruxelles, Musée royal de l'Armée, 1987. •— JEAN NORTON CRU, *Témoins. Essai d'analyse et de critique des souvenirs de combattants édités en français de 1915 à 1928*, Paris, Les Etincelles, 1929. •— ALIX PASQUIER, *Dans les ténèbres*, Paris, Eugène Figuière et Cie, 1920. •— SANDER PIERRON, *Le village envahi. Lise et Dominique*, Paris, Georges Crès et Cie, 1920. •— CARL SUZANNE, *La grande bourrasque. Recueil de contes et récits de guerre*, Bruxelles, Librairie Albert Dewit, 1920. •— ABEL TORCY, *Les civils*, t. 1 : *L'exode*, Bruxelles, Oscar Lamberty éditeur, 1919. •— ID., *Les civils*, t. 2 : *L'exil*, Bruxelles, Oscar Lamberty éditeur, 1920. •— JEAN TOUSSEUL, *La rafale*, Bruxelles, Les éditions de Belgique, 1933.